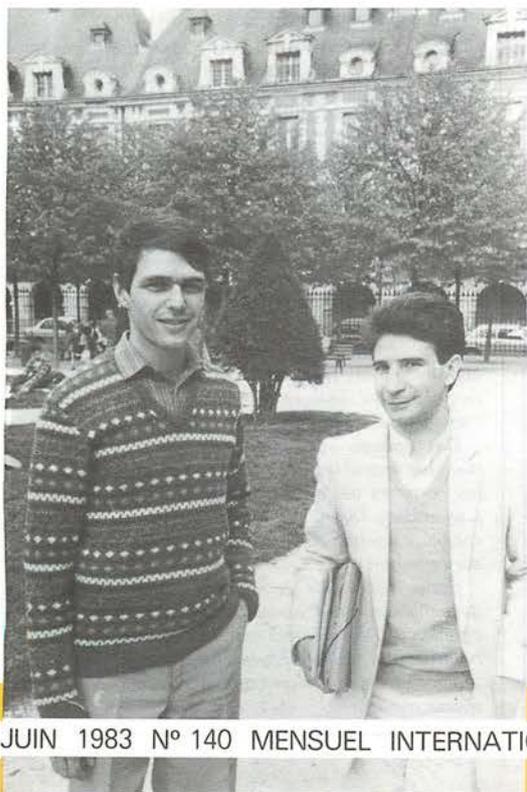
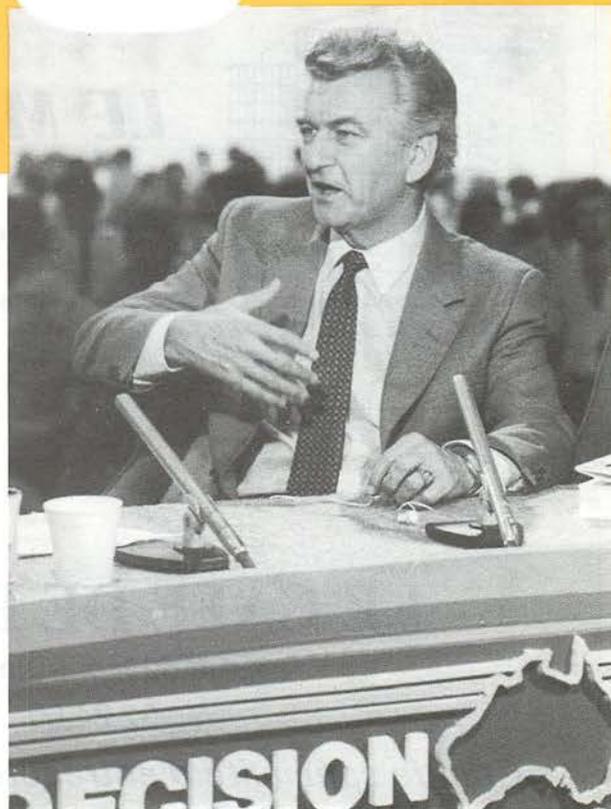


# changer

Chris Mayor

## Regard sur l'Australie travailleuse

1983 : une année exceptionnelle pour l'Australie. Bob Hawke, le nouveau premier ministre, saura-t-il maintenir l'élan de solidarité nationale déclenché au moment de son élection ?



## Vivre le dialogue nord-sud

De son amitié avec le Tunisien Hatem Akkari, Frédéric Chavanne tire des enseignements qui touchent aux ressorts de la personnalité et soulignent un aspect capital des rapports nord-sud.

# GENEVE VOUS ACCUEILLE...



1-3, rue Chantepoulet (Plaza)  
Tél. (022) 32 27 42

**Voici votre bon restaurant chinois  
au cœur de Genève**

## LE MANDARIN

**... renommé pour sa  
cuisine savoureuse et son ambiance  
digne d'un centre  
international de rendez-vous  
dans cette ville...**

## LE CAFE DE PARIS

26, rue du Mont-Blanc

Tél. 32.84.50

**Grande spécialité d'entrecôte Café de Paris  
servie jusqu'à 23 h.**

**Fr. 21.50 Service compris**

**Connu mondialement**

**Ouvert tous les jours**

### **Tout pour le camping...**

Saviez-vous qu'avec le gaz Butane  
vous pouvez cuisiner, vous chauffer, vous éclairer  
et même... vous doucher ?

Consultez

**François TAGINI S.A.**

84, rue Ancienne 1227 Carouge, Genève

Ouvert le samedi matin

Tél. 42.35.35/42.41.60

# changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle  
publiée par le Réarmement moral  
Commission paritaire de la presse : N° 62060

#### **Responsable de la publication :**

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Frédéric Chavanne,  
Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie  
O'Neill, Charles Piguet, Philippe Schweisguth, Eve-  
lyne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau,  
Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de  
Caux S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** Publications Périodiques Spéciali-  
sées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

#### **ABONNEMENTS ANNUELS** (12 numéros)

France : FF 70 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 520 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF 80 ou  
Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion :  
FF 90 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants,  
lycéens : FF 35 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

#### **Verser le montant de l'abonnement :**

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin,  
75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P.  
32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-  
De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-  
057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abon-  
nement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune  
de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine,  
Montréal, Québec H2V 2B5.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de  
4 250 francs CFA (abonnement avion) ou  
3 900 francs (par voie maritime) à « Changer » (68,  
boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T  
La Source France.

#### **Que veut le Réarmement moral ?**

*La refonte de la société ne peut s'opérer en  
définitive que par la transformation des hommes.  
Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes  
apprennent à rechercher la volonté divine, à  
respecter les valeurs morales et à les rendre  
contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un  
dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir  
les hommes de leurs préjugés et de leurs haines  
jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les  
relations internationales. Telle se présente l'action  
sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs  
décennies par des personnes animées par l'idéal  
chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des  
hommes de toutes croyances dans un respect  
mutuel et en vue d'un combat commun pour un  
avenir meilleur.*

## Contre-pouvoirs

Lech Walesa n'est peut-être pas le Mahatma Gandhi. Mais je n'ai cessé de penser à la Pologne tout au long du film de Richard Attenborough. Derrière les colloques du gouverneur général de l'Inde et des chefs de l'armée, j'ai vu la perplexité du pouvoir de Varsovie devant les initiatives intempestives du leader de Solidarité.

A travers l'Inde de la non-violence, j'ai vu la dignité avec laquelle des dames âgées de Gdansk ou de Nowa Huta, à la sortie des églises, se relèvent après avoir été

fouettées par le jet des lances à incendie et aussi, hélas, piétinées par la foule harcelée.

Les rassemblements polonais du 1<sup>er</sup> mai, entrevus sur le petit écran, et la marche du sel en Inde se superposent et se confondent à mes yeux.

Ce qui frappe dans ces deux conjonctures, c'est l'extraordinaire contre-pouvoir que parviennent à ériger, face à l'Etat tout-puissant, ceux qui n'ont comme armes que l'innocence, le courage et l'imagination.

Méridien

## Sommaire

- Page 4 **Australie 1983**, par Chris Mayor.
- Page 7 **Retour de Sri Lanka**, récit de Lucie Perrenoud.
- Page 8 **Ecoute intérieure et croissance spirituelle**, par Pierre Spoerri.
- Page 10 **Vivre le dialogue nord-sud**, par Frédéric Chavanne.
- Page 13 **Une pédagogie du bonheur**. Entretien avec Félicien Romain.
- Page 14 Dix ans après. relire « **Small is beautiful** », de E.F. Schumacher.

## A TRAVERS CHAMPS

### L'Europe des enfants

Un jeune vétérinaire du Cotentin nous a raconté ses brèves vacances d'automne passées en Irlande avec sa femme et leurs deux filles. Naturellement, le soleil ne s'était guère montré. Mais quand on passe les trois quarts de son temps dans les chemins creux, les clos et les cours de ferme du val de Saire, la pluie devient une amie fidèle !

Pendant que leur père pêchait la truite irlandaise, les deux gamines – trois et cinq ans – avaient trouvé de bonnes amies de leur âge avec lesquelles elles se sont entendues à merveille, quoique par gestes et chacune parlant sa langue maternelle : leurs camarades de rencontre venaient d'Allemagne.

Qui sait ? L'unité européenne ferait peut-être des progrès surprenants si les enfants qui s'entendent si bien sans le secours des mots passaient leur secret aux hommes politiques et aux chefs d'Etat qui semblent avoir parfois un peu de peine à s'écouter, à s'entendre et à se comprendre.

L'évangile nous enseigne que le royaume des cieux est réservé aux petits enfants et à ceux qui leur ressemblent. La sagesse populaire ajoute que la vérité sort de la bouche des enfants. L'Europe vivante serait-elle réservée, elle aussi, aux tout petits et à ceux qui leur ressemblent assez pour s'entendre et s'entraider sans discourir, par des gestes venus du cœur ?

Philippe Schweisguth

Une initiative originale

## Cent abonnements-cadeau

Un de nos fidèles abonnés, M. Robert Faivret, d'Antibes, vient de prendre une initiative originale et généreuse. A la mémoire de sa sœur, décédée récemment dans sa quatre-vingt-onzième année, et qui était une personne de foi et de conviction très attachée au Réarmement moral, il a décidé d'offrir un abonnement-cadeau à leurs nombreux parents et amis communs.

« Ma sœur avait donné son cœur à cette action, écrit-il dans un message à toutes ces personnes. Elle y voyait l'espoir d'un avenir plus fraternel, plus pacifique et plus juste. Je souhaite que cette revue, par les informations qu'elle donne et par les objectifs qu'elle propose, vous intéresse personnellement. »

Plus de cent personnes, en France, aux Etats-Unis et en Belgique, bénéficieront ainsi

du geste de M. Faivret. Les nombreuses lettres de remerciement qu'il a déjà reçues témoignent de l'appréciation de ces nouveaux lecteurs.

« Il nous faut continuer dans la même ligne de fidélité à l'espérance chrétienne, écrit un pasteur à la retraite, ce rôle de sel de la terre qu'essaient aussi de jouer à leur manière les animateurs de *Changer*. »

« Que le monde serait différent si beaucoup pouvaient prendre à cœur toutes les vérités que contient cette revue et vraiment changer ! », s'exclame une autre destinataire.

Si cette initiative donnait des idées à d'autres abonnés, nous serions ravis et prêts à faire le travail que cela implique, conformément à notre devise : « TOUT FAIRE POUR CHANGER. »

La rédaction

PHOTOS : Australia Information Service : p. 1 ; Eric Nadsworth : p. 6 ; Norman Plant : p. 4 ; Howard : p. 12 ; Lasserre : pp. 1, 10, 11 ; Melbourne Herald : pp. 6, 7 ; Office Tourisme Sri Lanka : p. 7 ; Rengfelt : p. 14 ; E. Seydoux : p. 13.

*Ebranlée à la fois par la crise économique, par des catastrophes naturelles et par un changement de majorité politique, l'Australie de 1983 s'engage sur une voie nouvelle. Notre correspondant Chris Mayor décrit l'arrivée au pouvoir du nouveau gouvernement travailliste et l'étonnant consensus national qui est en train de se dégager de son pays.*

## Regard sur l'Australie travailliste

Melbourne, mai 1983

L'automne austral fut dramatique.

Alors que le pays s'enfonçait de plus en plus dans la récession, la sécheresse la plus grave depuis un quart de siècle, puis des incendies de forêts dévastateurs s'abattaient sur le pays. C'est à ce moment que Robert Hawke, le fougueux leader du parti travailliste, en qui ses compatriotes voient une figure charismatique, se trouva catapulté au poste de Premier ministre.

Tout commença le mercredi des Cendres, le 16 février. Il faisait 43 degrés à l'ombre. Le long de la bordure sud-est du pays, le feu prit dans les forêts d'eucalyptus et fut vite propagé par des vents violents. Soixante-quinze personnes périrent. Deux mille maisons furent détruites. Les dégâts furent estimés à 250 millions de dollars (1). En quelques heures, un feu d'enfer ravagea les régions d'Australie du sud et de Victoria qui, avec la Californie et le sud de la France, sont les seules parties du monde sujettes à ces manifestations catastrophiques des éléments naturels. « Un demi-million d'hommes n'auraient pas pu arrêter ce brasier », devait commenter un survivant.

Paradoxalement, ce désastre apaisa l'atmosphère politique rendue fiévreuse par une campagne électorale particulièrement tendue.

Forêts calcinées, maisons réduites en cendres, véhicules de pompiers pris dans

les flammes avec leurs malheureuses équipes, funérailles collectives forcèrent la nation à la pause et à la méditation.

Les hommes politiques interrompirent leur campagne. Chacun se mit à réfléchir au caractère éphémère des richesses. Les

électeurs, tout au moins l'espace d'un instant, oublièrent les promesses démagogiques que tout électorat aime arracher aux candidats en lice.

D'un bout à l'autre du continent, ceux qui avaient encore leur maison, leurs meubles, leurs vêtements partagèrent avec ceux qui avaient tout perdu. Un mari et sa femme, tous deux aveugles, apportèrent des vêtements en disant : « Nous avons ouvert notre penderie et dit : un pour eux, un pour nous ; un pour eux, un pour nous... »

L'esprit de communauté, le sentiment national s'en trouvèrent renforcés. Certes l'égoïsme allait reprendre le dessus, mais la tragédie laisserait des séquelles positives.

### Rapprocher les Australiens les uns des autres

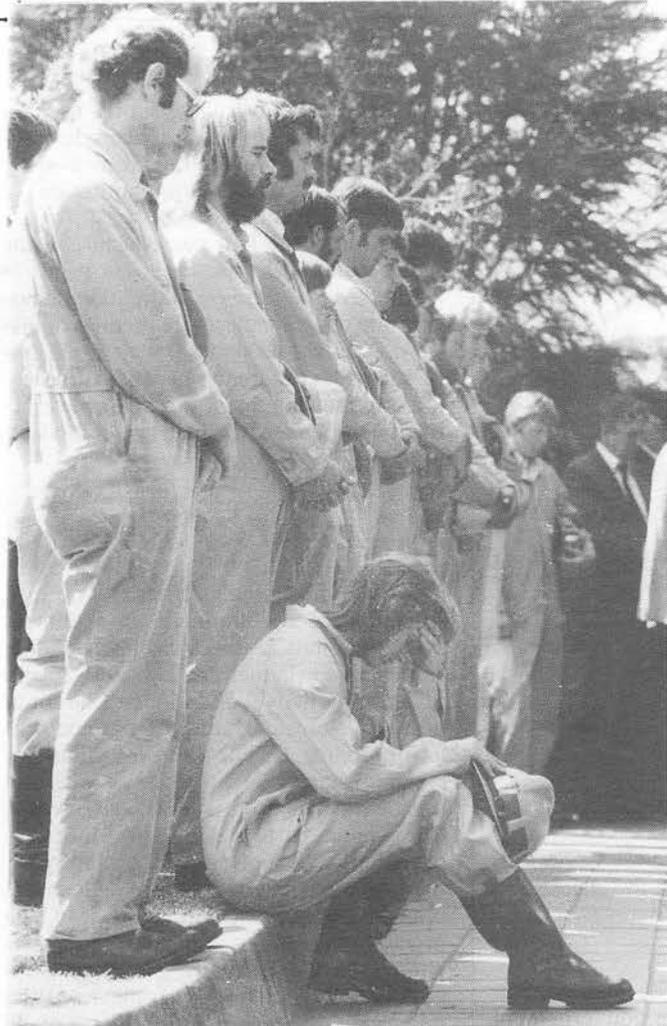
Progressivement, comme avec hésitation, la campagne électorale redémarra et, le 5 mars 1983, le parti travailliste australien emportait 74 sièges sur 123. Bob Hawke prenait la place de Malcolm Fraser pour devenir le vingt-quatrième Premier ministre australien depuis la fondation, en 1901, du premier gouvernement souverain du pays.

Malgré le système politique en vigueur (conçu selon le modèle britannique), le duel entre Fraser et Hawke fut qualifié de « présidentiel », tant les personnalités fortes et très différenciées des deux candidats faisaient oublier leurs divergences politiques. Rapprocher les Australiens les uns des autres et relancer l'économie, tels étaient les seuls points du programme de Hawke. S'engageant à combattre et le



(1) Un milliard et demi de francs français.

*Les incendies de forêt les plus catastrophiques que l'Australie ait connus. Ici : la rue principale de la petite ville de Mount Macedon au lendemain du sinistre.*



*Après la lutte contre le feu, les funérailles des camarades. Une tragédie qui, renforçant la solidarité nationale, laissera des séquelles positives.*

chômage (10 % de la population active) et l'inflation (11,5 %), le parti travailliste gagna beaucoup de voix auprès des classes moyennes. L'électorat préférerait cette promesse à celle des conservateurs de poursuivre une politique monétariste se concentrant sur la lutte anti-inflationniste.

Fraser fut aussi la victime d'un électorat lassé par une succession ininterrompue d'élections anticipées. Il avait misé sur certaines rumeurs de division au sein du parti travailliste, alors que celui-ci était encore dirigé par Bill Hayden. Au moment même où Fraser consultait le gouverneur général Ninian Stephen, chef de l'Etat, sur l'opportunité d'une dissolution, le groupe parlementaire (caucus) du parti travailliste voyait Bill Hayden, décidé à éviter une rupture au sein du parti, céder à Hawke sa place de leader.

Sans l'avoir prévu, le Premier ministre sortant se trouvait face à un adversaire dont le sens politique et la maîtrise des médias représentaient pour lui un énorme défi.

A l'exception de trois années de régime travailliste (de 1972 à 1975), l'Australie a été continuellement gouvernée, depuis la fin de la guerre, par une coalition libérale-conservatrice alors même que les travaillistes obtenaient toujours la majorité des

voix. Mais la loi électorale, avec un système complexe de préférences favorisant les petits partis, permettait chaque fois la formation de coalitions de droite. D'où l'amertume grandissante des travaillistes et le sentiment, chez les libéraux, qu'ils étaient « nés pour gouverner ».

Il se peut fort qu'avec Bob Hawke tout cela soit changé.

## Le faucon et le paon

Le soir des élections, alors que le raz de marée travailliste était évident, l'inamovible Malcolm Fraser, la gorge serrée par l'émotion, apparut sur les écrans de télévision pour concéder sa défaite et annoncer sa démission de leader de son parti. Quelques semaines plus tard, il abandonnait même son siège de député. « Les anciens Premiers ministres ne doivent plus trainer par là », expliqua-t-il.

Le nouveau chef de l'opposition est maintenant l'ancien ministre des Affaires étrangères, Andrew Peacock, rival de longue date de Malcolm Fraser. De beaux jours en perspective pour les billetistes et les caricaturistes, *peacock* en anglais voulant dire paon et *hawke* faucon.

Hawke ne siège au parlement que depuis 1980. Auparavant, il avait dirigé pendant dix ans la puissante Fédération des syndicats australiens, après en avoir été le principal conseiller juridique. Il s'était acquis, durant ces années, une solide réputation d'arbitre et de conciliateur.

Bien qu'on l'accuse d'avoir assis son pouvoir au sein du parti grâce à des accords avec son aile gauche – à l'égard de laquelle il a pris ses distances par la suite –, il dirige aujourd'hui un gouvernement dont la modération a de quoi décevoir les plus roses des travaillistes ! (2)

Fils d'un pasteur protestant d'Australie de l'ouest, Hawke, qui a cinquante-trois ans, a été un chrétien militant durant sa jeunesse. On attribue son agnosticisme d'aujourd'hui à ce qu'il a vu au Kerala, dans les années cinquante, lors d'un grand rassemblement chrétien : il a constaté dans cette province de l'Inde que les communistes avaient une approche beaucoup plus réaliste des problèmes économiques et sociaux que les chrétiens.

## Un sommet économique national

Son slogan électoral (« Rapprocher les Australiens les uns des autres ») offrait aux électeurs l'espoir de sortir de l'atmosphère de confrontation qui obérait la vie politique et sociale du pays depuis plusieurs années.

En effet, avant même que le nouveau parlement ne se réunisse, Hawke avait convoqué dans la capitale le « sommet économique national » qu'il avait promis pendant sa campagne. Durant quatre jours, dans l'enceinte même du parlement, représentants du gouvernement, des associations patronales, des syndicats, des professions libérales dressèrent un bilan honnête de la situation économique et s'entretenirent, sans que ce soit un débat partisan, des fondements d'une politique capable de susciter un consensus. Comme il l'avait promis, le Premier ministre fit déposer à la place de chacun des participants un document de 300 pages où figuraient toutes les données économiques et financières que le gouvernement précédent avait préféré taire.

(2) Les travaillistes australiens, à la différence de leurs homologues britanniques, et, à plus forte raison, des socialistes français, ne peuvent pas préconiser de politique trop radicale, des mesures comme les nationalisations leur échappant complètement à cause des pouvoirs importants dont disposent les dix Etats composant la fédération qu'est l'Australie.

Il est encore trop tôt pour se prononcer sur l'efficacité de ce « sommet », mais le fait qu'il ait pu avoir lieu et l'esprit dans lequel il s'est déroulé ont amené les plus cyniques des journalistes à mettre une sourdine à leurs railleries. Cette rencontre aura au moins permis d'exercer une pression morale sur les catégories sociales les plus égoïstes et les plus revendicatrices.

La conférence a clairement établi que l'avenir du pays ne dépendait pas des théories économiques ni des programmes politiques, mais de l'état d'esprit qui anime ses citoyens : si la confiance règne, les industriels investissent et les syndicats ne réclament pas le double de ce à quoi ils s'attendent. L'opinion publique prit conscience du fait que le nouveau gouvernement était déterminé à écouter les citoyens de la base.

C'est à Bill Hayden, maintenant ministre des Affaires étrangères, que le parti travailliste doit en grande partie sa victoire. Dès sa nomination, il s'est rendu en Papouasie-Nouvelle Guinée, puis dans les cinq pays de l'ASEAN (Thaïlande, Indonésie, Singapour, Malaisie et Philippines). Le Premier ministre chinois a été reçu à Canberra et, en juin, Bill Hayden accompagnera le Premier ministre en Grande-Bretagne, en France et aux Etats-Unis.

Hayden, à la suite de ses entretiens en Asie du sud-est, estime que l'Australie, tout en se refusant à prétendre jouer les médiateurs, a peut-être un rôle constructif à jouer dans la délicate question du Cambodge, un rôle qu'est prêt à lui reconnaître l'ambassadeur du Viet-nam à Canberra.



Le Premier ministre Bob Hawke : « Rapprocher les Australiens les uns des autres. »

Entre temps, au mois de mai, M. Son Sann, Premier ministre du gouvernement de coalition du Kampuchéa, aura fait une visite officielle en Australie.

En ce qui concerne les rapports avec la France, il faut savoir que le nouveau

gouvernement australien a pris position contre les essais nucléaires dans le Pacifique et qu'il souhaiterait voir avancer rapidement l'auto-détermination de la Nouvelle-Calédonie.

Ceci dit, il ne faut pas conclure à une radicalisation des prises de position australiennes. Même si, selon la tradition démocratique des travaillistes, le Premier ministre doit suivre les lignes directrices élaborées dans les différentes instances du parti, il a indiqué clairement que son gouvernement agirait avec pragmatisme et modération.

## Vers la République ?

L'Australie travailliste restera fidèle à ses alliances traditionnelles, notamment avec les Etats-Unis et la Nouvelle-Zélande, avec laquelle elle veut encore resserrer les liens économiques. Elle continuera d'avoir une attitude extrêmement ferme contre l'occupation soviétique de l'Afghanistan. Elle est prête à jouer un rôle de médiateur entre les Etats-Unis et la Chine populaire dans leurs difficultés présentes et estime que tout rapprochement sino-soviétique est lourd de menaces pour la sécurité européenne. M. Hawke a précisé récemment que les dirigeants chinois l'avaient rassuré à ce sujet.

Pour Bob Hawke, l'Australie deviendra un jour une république au sein du Commonwealth. Si cela devait se produire, la reine Elizabeth, qui est reine d'Australie selon la constitution en vigueur, serait reconnue comme chef du Commonwealth, comme cela est le cas en Inde et dans d'autres pays. Le fond anglosaxon de la population australienne diminuant rapidement, cette tendance devient en effet irréversible.

Hawke et Hayden ont su rendre hommage à leur prédécesseur, Malcolm Fraser, pour le rôle qu'il a joué en 1979 dans le règlement de la crise rhodésienne et pour ses prises de position sur la question des droits de l'homme.

En tant que nation multi-culturelle de quinze millions d'habitants, avec un P.N.B. moyen de plus de 10 000 dollars par habitant, l'Australie sait que son éloignement géographique ne la dispense pas de ses responsabilités mondiales. Pour le moment, elle voit surtout son rôle en Asie du sud-est. Par ailleurs, elle entend viser à une politique commerciale et économique plus juste dans les rapports entre pays riches et pays pauvres. Appartenant géographiquement au « sud », elle aimerait exercer une influence sur les pays du « nord » pour la solution du problème le plus urgent de notre génération : la distribution équitable des richesses entre les nations.

Chris Mayor



Cinq années de sécheresse... Dans ce lit de rivière, il devrait y avoir un mètre d'eau.

## RETOUR DE SRI LANKA

# En gravissant le Pidurutalagala

*Depuis son retour du Sri Lanka où elle a passé plusieurs semaines ce printemps, Mlle Lucie Perrenoud a eu souvent l'occasion de raconter ce qu'elle y a vécu. Nous reproduisons ses propos tels que les a recueillis Charles Piguet lors d'une soirée chez des amis lausannois*

Lorsque mon amie cingalaise Rohini de Mel m'a proposé d'aller l'aider à animer un programme de rencontres suivi d'une tournée dans son pays, j'ai bien hésité. Allais-je supporter le voyage, le climat, les fatigues ? N'avais-je d'ailleurs pas atteint l'âge où l'on est plus un fardeau qu'un appui ? Rohini avait l'air de penser que non. Je suis donc partie pour cette « perle de l'Asie », en passant par l'Inde. A mon retour, on m'a prêté un livre qui vient de paraître sur Ceylan, aujourd'hui appelé Sri Lanka. On y parle de tout ce que j'y ai vu : la beauté du paysage, la nature luxuriante, les animaux qui courent partout – réveillée un matin à cinq heures trente, je croyais entendre un moustique, c'était une grenouille qui sautait sur mon lit – et la chaleur, la chaleur presque insupportable qui vous fait ruisseler à longueur de journée et, la nuit, vous retourner sur votre couche sans pouvoir dormir. Mais curieusement, ce que l'auteur du livre avait trouvé sale, délabré, détestable, je l'ai trouvé merveilleux et enrichissant. Est-ce parce que, grâce à Rohini, j'ai eu la chance de connaître des habitants du Sri Lanka ?

### Le rôle des jeunes

Lorsqu'il est venu au pouvoir, le Premier ministre Jayawardene a annoncé que les problèmes du pays seraient dorénavant résolus non à la pointe du fusil, mais par les urnes. Il fit venir certains de ceux qui avaient créé de l'agitation et leur dit : « Manifestez-vous en disant ce que vous ressentez. Créez un parti et je vous aiderai. » Ce parti d'opposition existe toujours. Aujourd'hui, cinquante pour cent de la population a moins de vingt ans.

Lors d'un séminaire qui s'est tenu pendant une semaine dans les collines en dehors de Colombo, un groupe de vingt-cinq étudiants d'une école ont présenté un jeu scénique qui évoquait le rôle positif que peuvent jouer des jeunes pour résoudre des conflits dans les écoles, et aussi dans l'industrie. Le spectacle se déroule au son incessant d'un violon, d'une flûte et d'un tambourin. Le jeune homme qui l'a écrit avait été libéré d'une haine qui le tenaillait depuis que, tout jeune enfant, il

avait dû assister à l'exécution d'un de ses cousins, soupçonné de terrorisme.

Un matin, ces jeunes nous ont proposé d'escalader le Pidurutalagala, le plus haut sommet de l'île (2 528 m) pour assister au lever du soleil. Nous nous sommes levés avant l'aube et avançons à la lumière de lampes de poche. Très vite, j'ai compris que les montagnes du Sri Lanka ne sont pas balisées comme le Jura. Pas de sentiers pédestres ! Il fallait traverser des ravins, se faufiler parmi des broussailles, escalader des rochers. A mon bonheur, j'ai senti une main ferme qui me prenait le poignet et qui ne m'a pas lâchée jusqu'au sommet. C'était un des garçons. Grand, svelte, il devait avoir dix-sept ans. Mais que pouvions-nous nous dire ? Nous n'avions pas de langue commune. Et pourtant, presque arrivé au but, Sissira me demanda tout à coup : « Où est ton mari ? » Était-ce pour me dire que si mon mari avait été avec nous, il n'aurait pas eu besoin de se donner tant de mal pour moi ? Il fut encore plus troublé quand je réussis à lui expliquer que je n'avais pas de mari et qu'au lieu de cela, j'étais disponible pour donner mon cœur à quiconque et le meilleur de moi-même à chacun. Au sommet, les jeunes ont chanté et plusieurs ont dit quelques mots. J'ai annoncé que le jour où il se marierait, Sissira ferait un excellent mari s'il prenait soin de sa femme comme il avait pris soin de moi.

Nous étions au Sri Lanka tout un groupe composé de gens de divers pays et l'on nous invita à prendre la parole dans plusieurs écoles. Un jeune Anglais fit grande impression en annonçant que, l'avenir du monde dépendant de l'agriculture, il allait donc s'y consacrer. Déjà, il avait travaillé dans une exploitation anglaise et venait de faire un stage dans une ferme en Inde. Au Sri Lanka, c'est plutôt la course vers les métiers non salissants. D'ailleurs tous les élèves arrivent en classe dans des vêtements blancs impeccables, que leurs mères doivent sans doute laver chaque jour.

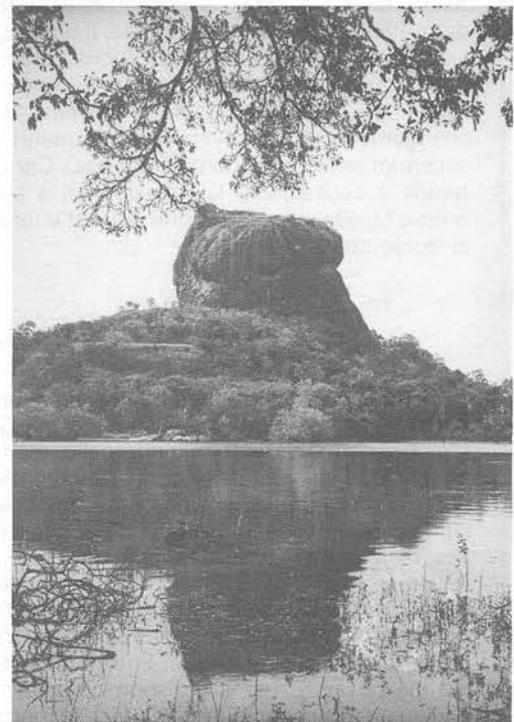
J'ai beaucoup appris en côtoyant Rohini. Son grand-père avait d'importantes plantations de thé et de cocotiers. On peut voir sa statue sur une des places de Colombo. Aujourd'hui, les terres sont nationalisées et il est difficile à Rohini

d'entretenir la grande maison qu'elle a héritée. Mais là n'est pas sa principale préoccupation. Elle se sent responsable de son pays tel qu'il est et se soucie des gens. On va faire des courses avec elle ? Elle écoute pendant une demi-heure l'épicière lui raconter qu'on va démolir la maison où se trouve son magasin et qu'il ne sait pas ce qu'il adviendra de lui. En me rejoignant, elle me dit : « J'espère qu'en l'écoutant, j'ai pu l'aider à ne pas se laisser aller à l'amertume. » Puis elle ajoute, sans trait d'union : « Misère ! Moi qui oubliais le rendez-vous avec le Premier ministre. Viens avec moi. »

En rentrant dans l'avion, je me suis trouvée à côté d'une femme tamoul qui se rendait en Suisse. Mariée à un Suisse, elle sert d'interprète pour les dizaines de réfugiés tamouls qui font la grève de la faim à Berne. Au début de la colonisation, les Anglais avaient amené quelques milliers de Tamouls du sud de l'Inde pour travailler dans les plantations de thé de Ceylan. Aujourd'hui, ils forment les 12 % de la population de l'île. Lorsqu'il fut décidé que le cingalais serait la langue officielle du pays en remplacement de l'anglais, ils se sont sentis ignorés. La situation est devenue explosive et les autorités suisses ne savent que faire des réfugiés tamouls.

En rentrant dans mon village d'Evillard sur Bienné, dans ma Suisse tranquille, je me suis rendu compte que je n'avais pas laissé derrière moi les problèmes du Sri Lanka !

*Une vue de Sri Lanka : la forteresse rocheuse de Sigiriya, au centre de l'île.*



**L**A pratique de l'écoute intérieure, comme tout autre exercice spirituel, risque de conduire à la routine ou au dessèchement si elle n'atteint pas constamment des couches nouvelles et plus profondes de notre personnalité. Tôt ou tard, dans cet approfondissement, nous serons inévitablement amenés à nous poser un certain nombre de questions, notamment celles-ci :

- Quelles sont les priorités de ma vie ?
- Quelle valeur a pour moi la dynamique du pardon ?
- Quels aspects de ma personnalité et de mon caractère ont besoin d'être développés ?

## Les priorités dans la vie

La question des priorités se pose à tout homme et à toute femme plongés dans la vie active. Margrit Borg-Sundman, personnalité politique finlandaise et ancien député, s'en expliquait en ces termes, en 1981, devant un auditoire de parlementaires européens :

« J'étais fière que mon agenda soit rempli comme il l'était. J'aimais faire sentir aux gens que j'étais suroccupée.

« J'appris à prendre le temps de faire silence. Je pris mon agenda : un cocktail tel jour ? Je considérais que c'était très important. Il fallait bien se montrer ! Après tout, je pourrais bien le manquer. Coup de crayon ! Puis : présentation de mode. Il valait mieux ne pas y aller non plus – bien que c'eût été utile d'y rencontrer d'autres femmes – coup de crayon ! Puis une réunion d'un comité dont j'étais membre... ou présidente. Après tout, je pourrais y envoyer une remplaçante... qui ferait sans doute presque aussi bien que moi : coup de crayon ! Puis une autre organisation...

« Je découvris par la suite, à ma grande surprise, que toutes ces organisations survivaient parfaitement sans moi. »

Nous savons tous combien il est difficile de résister à celui qui vous fait clairement savoir que vous êtes la seule personne à pouvoir vous acquitter de telle ou telle tâche. On ne le croit qu'à moitié, on se défend un peu contre la flatterie et on retrouve remplis les derniers vides de son agenda !

Rares sont ceux qui peuvent prétendre ne consacrer leur temps qu'à l'essentiel, tant chaque activité comporte sa part de routine et de passages à vide. Il arrive que ces passages à vide, avec toutes leurs frustrations, prennent le dessus, au point que l'on se mette à envisager des changements fondamentaux. Il est alors important de procéder à ces changements (sauf, évidemment, quand des circonstances exceptionnelles ne le permettent pas). Car celui qui n'a plus de temps à consacrer à la réflexion, ni à ses proches et à sa propre famille, a besoin d'une sorte d'intervention chirurgicale, si douloureuse soit-elle.

## La dynamique du pardon

Cela fait bien longtemps que je me heurte au problème du pardon. Surtout depuis le jour, il y a quelques années, où un membre de ma parenté m'a interpellé, me forçant à y réfléchir en profondeur. Chrétien convaincu, il me déclara qu'il ne pouvait tout simplement pas accepter que la mort du Christ sur la croix impliquait, pour lui personnellement, le pardon de ses fautes. Il avait fui le lit de mort de son père ; durant l'époque nazie, il avait fermé les yeux devant chaque événement grave, se donnant à lui-même l'excuse qu'il n'était pas fait pour être un héros ; ses accès de colère lui avaient valu de perdre plus d'une amitié. Entretien, suivi de bien d'autres, qui me posait à moi la question de savoir comment on aide quelqu'un à accepter et à donner le pardon, pleinement.

# Ecoute intérieure et

par Pier

*Ce texte fait suite à celui que nous avons publié de  
deuxième volet, l'auteur évoque la croissance spirituelle.  
extraits sont traduits du livre « Keine Zeit für »*

Illustrations :

Ces dernières années j'ai eu souvent à faire à des hommes et des femmes vivant dans des régions du monde dont l'histoire faisait d'eux des prisonniers du passé : Irlande, Asie du sud-est, Israël, Palestine, Afrique australe. Des régions où le poids de l'histoire se fait lourdement sentir sur les épaules des dirigeants comme des simples citoyens. A tel point que ce sont souvent les petits-enfants et les arrière-petits-enfants de ceux qui ont souffert qui veulent se venger sur les petits-enfants et arrière-petits-enfants de ceux qui ont causé ces



souffrances. Pèse alors sur la situation présente, déjà insoluble à vues humaines, la dure hypothèque du passé.

La dynamique du pardon a une dimension quotidienne et personnelle. Le député allemand Jan Oostergetelo s'exprime en ces termes sur sa foi dans sa vie d'homme politique : « J'ai besoin de la foi, car j'ai toujours à nouveau besoin de pardon et de directives. La prière et la réflexion m'aident à être certain du pardon, à être libéré de mes peurs et de mes sentiments de culpabilité, à trouver la force nécessaire aux décisions. Ma foi m'aide à reprendre souffle au milieu des tensions de la vie politique. »

## Nos domaines sous-développés

Y a-t-il en nous des parties sous-développées, voire complètement atrophiées, de notre personnalité ?

Chacun de nous est conscient des points faibles et des points forts de son caractère. Le plus souvent, ce sont nos proches et nos collègues qui veillent à ce que nous n'oublions pas nos faiblesses ! Il est naturel que l'un s'affirme comme organisateur, l'autre comme penseur, le troisième comme improvisateur, le dernier comme artiste. Untel est doué d'un bon esprit de synthèse et s'exprime volontiers. Tel autre

# naissance spirituelle

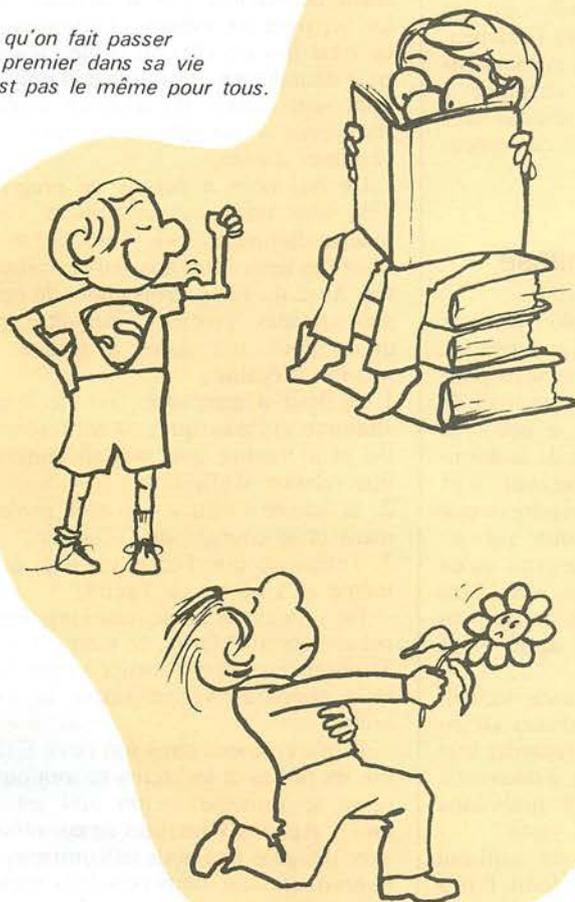
Spoerri

notre avant-dernier numéro (avril 1983). Dans ce qui résulte de la « pratique du silence ». Ces deux de Zeit », publié aux Editions de Caux en 1982. Margaret Gray.

préfère écouter. Il y a ceux qui font passer la réflexion en premier, ou les sentiments, ou l'action. Se présente alors la tentation d'utiliser l'écoute silencieuse pour développer ses meilleurs côtés, quitte à laisser ses points faibles dans l'ombre. En d'autres termes, l'activiste se servira du temps de silence pour mieux s'organiser et devenir un activiste plus efficace. L'extraverti courra le danger de se porter encore plus vers le monde extérieur, tandis que l'introverti menacera de se plonger davantage dans sa vie intérieure.

Pour l'écrivain américain Morton Kelsey, les choses se passent de la façon suivante : « Les extravertis se sentent à

Ce qu'on fait passer en premier dans sa vie n'est pas le même pour tous.



l'aise au milieu des autres et, étant généralement des actifs, leur vie de prière portera inévitablement sur le service des autres et avec les autres. Mais l'extraverti a aussi besoin de silence et de réflexion. Sinon, il ne parviendra jamais à assimiler ce qu'il a vécu avec les autres et à en tirer profit pour son propre développement et dans sa relation à Dieu. L'introverti, qui a tendance à être fasciné par son monde intérieur, qui vit volontiers au calme, n'aura pas de peine à trouver du temps pour la méditation et la recherche de l'autre. Il est donc important pour lui d'être rappelé dans le monde extérieur, au service d'autrui et de la société. Ce sera difficile, mais nécessaire. S'il n'apprend pas à sortir et à se frotter aux réalités du monde, dans ce que celui-ci a de beau et de laid, sa vie de prière sera coupée du réel, inauthentique. » (1)

Intégrer ainsi les différentes facettes de sa personnalité ne saurait, bien sûr, être un but en soi. Il ne s'agit pas là d'une recette de psychologie. Mais cette intégration est nécessaire à ceux qui nous entourent et avec qui nous sommes en contact constant. La vraie liberté, l'engagement créateur, nous ne les trouverons qu'au prix d'un équilibre entre vie intérieure et vie extérieure, silence et action, le donner et le recevoir.

## Les fruits du silence

Dans l'expérience de l'écoute silencieuse, le résultat dépend en grande partie de ce que l'on en attend. « La foi est à la mesure de l'attente », a dit Frank Buchman. Ou bien rien ne se passe, à cause de la petitesse de notre attente, ou bien se produisent des événements importants, inattendus, parce que nous sommes prêts.

Les fruits de la pratique du moment de silence doivent être attendus dans le domaine personnel et dans le domaine des rapports entre les hommes.

Dans la vie personnelle, ces fruits sont très divers. J'ai vu un ami surmonter peu à peu ses angoisses et recouvrer sa foi dans toute sa force. J'en ai vu un autre sortir du conflit perpétuel, qui l'emprisonnait, entre ses objectifs de vie personnels et la pression des circonstances extérieures. L'écoute quotidienne de sa « voix intérieure » a aidé un troisième à vaincre la peur qu'il éprouvait devant toute décision à prendre.

Un autre fruit important de cette pratique, au niveau personnel, est la *certitude* que nos actions sont en harmonie avec les exigences divines, une certitude qui est à la fois un don et une condition. Un don parce qu'il n'y a souvent rien d'autre à faire que d'attendre cette certitude. Une condition parce que la pratique de l'écoute ne peut pas se développer si elle est constamment entravée par les doutes et les peurs. « Les dons et les directives divines ne se manifestent que dans la certitude, a écrit Reinhold Schneider. Ils s'affirment en elle et peu à peu la vie s'inscrit dans un plan caché que nous n'avons même pas besoin de connaître en entier : il se déroule au fur et à mesure de nos obéissances. »

Dans le domaine des rapports humains, ces fruits portent de multiples noms : réconciliation, paix, transformation de structures qui avaient été porteuses d'injustices, initiatives et inspiration imprévues, vision nouvelle pour des individus, voire des nations entières.

Pour clore une étude sur l'écoute intérieure, une seule conclusion est possible : il faut essayer. Les conditions extérieures et les instruments nécessaires ne sont pas difficiles à trouver. Nous n'avons à fournir nous-même que la disponibilité intérieure.

1) Morton Kelsey, *The Other Side of Silence*. (L'autre face du silence), New York, 1976.

# Vivre le dialogue nord-sud

par Frédéric Chavanne

*Le dialogue nord-sud tirera sa force des relations de confiance qui auront été tissées entre des hommes de cultures différentes. Mais encore faut-il surmonter bien des obstacles psychologiques. C'est ce qu'analyse ici notre collaborateur Frédéric Chavanne à partir de ses liens d'amitié avec un Tunisien vivant en France, Hatem Akkari.*

« A côté de vous, il y a le tiers-monde. Il y a tous ces étudiants blancs, jaunes, noirs, arabes et tous les travailleurs immigrés. Tous ces gens-là, c'est le tiers-monde parmi vous. Si vous avez vis-à-vis d'eux une attitude d'hommes qui refusent le mensonge, la violence et l'individualisme, vous êtes en état de grâce pour comprendre le Népal, l'Afghanistan, le Zaïre... »

A tous ceux qui, en Occident, ressentent confusément le caractère injuste et tragique de la situation du monde d'aujourd'hui, et je les crois nombreux, ces paroles d'Albert Tévoédjrè\* offrent une piste d'or, à la portée de chacun, immédiatement. Il ne s'agit pas nécessairement de se consacrer à un militantisme ardent, encore qu'on puisse rendre hommage à ceux qui s'engagent ainsi, mais de faire entrer dans sa vie quotidienne une dimension de pensée, d'attitude et d'action qui prenne en compte notre part de responsabilité face aux réalités de notre époque.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu la question : « Est-ce que l'Occident nous comprend ? » Elle en dit long sur ce qui est ressenti au sud à notre égard. Il appartient à chacun de nous d'établir un dialogue nord-sud, d'individu à individu afin de faire sentir à nos partenaires du tiers-monde que nous ne sommes pas indifférents aux réalités dramatiques dans lesquelles les leurs sont plongés, que nous sommes prêts à aller vers eux mais aussi à apprendre et à recevoir d'eux ce qui manque à nos sociétés industrielles.

Il nous faut être conscients que deux siècles de domination occidentale ne nous ont pas appris à écouter et à comprendre le reste du monde. Mais si l'on décide d'être disponible à l'égard des étudiants étrangers, on constate l'étonnement et la reconnaissance de l'Africain ou du Nord-Africain devant un Occidental qui a le temps.

\* Auteur du livre : « La pauvreté, richesse des peuples », lors d'un séminaire tenu à Caux, centre du Réarmement moral, en juillet 1981.

Mes premières tentatives auprès des étudiants étrangers m'ont toutefois embarrassé. Trop plein de mes idées préconçues et ne sachant pas quoi faire de nos différences, je sentais que nos relations restaient superficielles et que nous ne trouvions pas d'issue entre le « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil » et le « nous n'avons vraiment rien en commun ».

Nous devons garder en perspective les siècles d'incompréhensions et de confrontations dont nous avons hérité. Par exemple, entre l'Europe et le monde musulman, il y a eu les croisades, la grande peur des invasions ottomanes, la colonisation, les luttes parfois dramatiques pour l'indépendance et, plus récemment, les événements d'Iran. Nous ne pouvons chercher à établir de nouveaux liens entre nous sans auparavant nous pencher sur ce contentieux séculaire.

## La pesanteur du passé

Moi-même, petit-fils de colon français au Maroc, je suis un héritier direct de l'époque coloniale et j'ai décidé, sans pour autant me culpabiliser, d'en assumer la responsabilité. Pour m'aider à cela, j'ai commencé à étudier l'histoire de la domination française et à rechercher tout document qui me fasse comprendre ce que je représente aux yeux de ceux qui ont subi cette page de l'histoire. Je crois qu'en prenant acte des faits passés, on libère l'avenir d'une pesanteur dont on ne peut sous-estimer la force, même après vingt ans d'indépendance.

Si toutes les familles de France accueilleraient un, deux ou trois étudiants étrangers, elles seraient amenées à regarder leur pays avec des yeux nouveaux, à découvrir leur appartenance à l'Occident, mais dans un ensemble beaucoup plus vaste.

Cependant, ces relations ne suffisent pas à instaurer un dialogue de fond. Il m'a été donné de nouer une amitié avec un Tunisien musulman et cet ami est devenu



Frédéric et Hatem, place des Vosges à Paris.

pour moi comme une fenêtre sur un continent. Notre relation privilégiée nous aura forcés, lui comme moi, à bien des réajustements et nos confrontations nous auront révélé à quel point nous appartenons bien chacun à notre bord. Ce que nous apprenons à deux apporte un élément de réponse aux incompréhensions qui séparent des millions d'hommes. Mais ce n'est pas un chemin facile : il y a un mur de méfiance à vaincre et il nous aura fallu sept années de relations suivies et fréquentes avant que nous nous disions certaines choses.

Ce qui nous a permis de progresser, c'est que nous avons l'un et l'autre, indépendamment, pris l'engagement de tisser des liens entre nos deux communautés. Avec du recul, trois choix de base se sont révélés précieux, peut-être parce qu'ils nous ont aidés à trouver une relation d'égalité :

1. le désir d'apprendre, l'écoute humble, attentive, curieuse qui s'est approfondie au fur et à mesure que naissait entre nous une relation d'affection ;
2. la fidélité à ce que l'on croit profondément et le courage de l'affirmer ;
3. l'exigence que l'on a vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis de l'autre.

Bien qu'ayant passé mes vingt premières années au Maroc, ce n'est qu'avec ce Tunisien que j'ai commencé à comprendre et à apprécier véritablement le monde arabe.

Il m'a emmené dans son pays. Grâce à lui, les portes et les cœurs se sont ouverts selon le principe : « ton ami est mon ami ». Après dix minutes de conversation avec des gens que nous rencontrions pour la première fois, nous pouvions parler en toute franchise, malgré la présence – pourtant indispensable – d'un in-

terprète. Par lui, j'ai été contraint à ne pas m'en tenir à mes réactions premières, blessantes pour l'âme que je lui connais. Après une telle expérience, je constate qu'on ne peut plus réagir de la même façon, même s'il n'est pas question de renier ses propres convictions. Je souhaite à tout Occidental de faire un voyage dans le tiers-monde dans de telles conditions.

Mais il y a aussi eu des aspects pénibles. Je pouvais sentir, chaque fois que mon ami me présentait comme un « Français du Maroc », le retrait presque imperceptible que cela suscitait, malgré tout, chez nos interlocuteurs. J'aurais parfois préféré être présenté comme un Français tout court.

Plus douloureuse encore a été, par la suite, la découverte – et ce fut un choc – que j'avais moi-même à extirper, après six ans d'amitié avec ce musulman, quelques préjugés raciaux persistants. « Je ne peux pas être responsable de tout ce qu'ils font », m'étais-je surpris un jour à me dire, après qu'il m'eût exposé certaines difficultés dans lesquelles se trouvait un de ses proches, espérant que je pourrais intervenir. Ce *ils*, c'était *les Arabes*, expression péjorative dans l'esprit de cette communauté française du Maroc, dont je suis issu.

La vérité faite là-dessus nous a finalement rapprochés. La franchise et l'honnêteté sur soi-même libèrent de toute complaisance, agressivité ou mielleuse « neutralité-démision ». Mais une telle relation n'est jamais acquise. J'ai eu parfois envie de laisser tomber ou de souhaiter qu'il abandonne de son côté, pour ne pas porter la responsabilité de la rupture et je sais qu'il en a été de même pour lui. Je n'aurais pas persévéré si je n'avais eu recours à la prière.

Heureusement, on découvre aussi tout ce qui nous rapproche. Quand il me parle de sa relation avec son père, que nous nous disons nos espoirs, nos échecs, nos projets, ce dont nous avons honte, nous nous rendons compte à quel point nous sommes semblables. L'affection née entre nous aura transformé ma relation avec tous les Maghrébins.

## La relation et l'action

Avec un peu de recul, je commence à comprendre que l'Arabe vit avant tout par ses relations avec les autres, alors que nous, Occidentaux, existons essentiellement par les actions que nous menons.

Par exemple, nous avions un jour à la maison un Marocain, professeur d'arabe, lors d'une réunion d'amis. Il s'exprima longuement avec un visible plaisir à tirer parti de toutes les finesses de sa langue maternelle. Notre traductrice résuma en

quelques phrases lapidaires son discours et à ma mère, qui s'étonnait de la brièveté de sa traduction, elle répondit : « Le professeur a dit plusieurs fois la même chose de différentes façons. » Cette langue arabe, que ceux qui la connaissent disent si riche et pleine de nuances, reflète la prédominance de la relation sur l'action.

Quand je parle avec mon ami tunisien, il décrit chaque branche, alors que j'élague. Il laisse monter peu à peu, et parfois bien lentement à mon goût, ses convictions profondes, alors que j'aime aller droit à la conclusion pour passer plus vite à l'action, quitte à clore le sujet avant même que tout ne soit dit. J'aime l'intelligence logique qui accompagne le sens pratique, la raison qui me permet de prévoir, calculer et rentabiliser. De là à penser que je sais mieux, que je suis plus rapide, plus réaliste et plus efficace, il n'y a qu'un pas et je me retrouve vite dans le rôle de l'arrogant, de « l'impérialiste intellectuel », ce qui ne veut pas dire que j'aie toujours tort d'ailleurs.

Il a en revanche l'intelligence du cœur qui sait faire sortir ce qui se cache au plus intime. Il investit dans sa relation avec autrui beaucoup de sentiments, ce qui se

mes plans. Cela, il le ressent comme une profonde indifférence. Sur ce point, il y a du vrai : si je suis honnête avec moi-même, je sais à quel point je suis indifférent à tout ce qui ne me touche pas vraiment. Je porte en puissance cette indifférence de l'Occident qui exaspère tant nos partenaires du tiers-monde. Ce n'est pas que nous n'ayons pas de cœur, c'est que nous avons peur de le laisser parler.

Par contre, la place qu'ils donnent, eux, aux sentiments leur confère une hypersensibilité qui peut se traduire par une certaine instabilité : un rien les émeut, un rien les démolit. Parfois cela me donne l'impression qu'on ne peut pas compter sur eux. Par exemple, si mon ami tunisien est happé par une rencontre, il se peut qu'il oublie tout le reste. Il vit l'instant selon les mouvements de son cœur. La relation de l'immédiat prévaut sur toute spéculation. Mais quand je sais la conviction profonde qui l'habite, je ne peux m'empêcher de penser qu'au delà de ces différences de comportements se trouve en lui une valeur sûre.

Bien d'autres détails nous différencient comme celui de l'attitude face à l'argent :



*« L'Arabe vit avant tout par ses relations avec les autres ; nous existons surtout par l'action. »*

traduit par le sens de l'hospitalité et une grande fidélité dans ses contacts. Sa vie est pleine de ses relations. S'il en a besoin, il attend souvent un service de ma part car cela nourrit sa relation avec moi.

Je ne compte au contraire que sur moi-même pour résoudre mes problèmes, car cela fait partie de la raison d'être de mes actions. Mes relations sont facilement des relations « d'affaires ». J'aime la discipline, la ponctualité aux rendez-vous et le sens de la parole donnée qui me permettent de prévoir la réalisation de mes actes. Cela peut aller jusqu'au froid calcul, sinon jusqu'à la mesquinerie.

J'apprécie l'amitié tant qu'elle ne me coûte pas trop, tant qu'elle ne dérange pas

je pense que les bons comptes font les bons amis, qu'on doit être quitte pour que l'action soit close. Il préfère la gratuité selon l'impulsion généreuse du moment afin que l'on se doive quelque chose pour entretenir une bonne relation. Un ami maghrébin de passage chez moi à Paris a tenu à offrir à notre maisonnée pour 200 F de fromage, au grand amusement du vendeur. Moins n'aurait pas été assez.

Enfin, dernier exemple : je manifeste le soin que j'ai pour mes visiteurs par le cadre dans lequel je les accueille : un intérieur où tout est mis au point, harmonie des volumes, des formes et des couleurs, lumière tamisée, confort recher-

**Fin page 13**

## Le rapport de la Fondation suisse

Réuni à Lucerne peu avant Pâques, le conseil de la Fondation pour le réarmement moral, l'organisme juridique responsable du centre de Caux, a approuvé les comptes et le rapport annuel pour 1982.

Les dépenses de la Fondation, qui comprennent essentiellement les frais d'entretien et de fonctionnement du centre de Caux, se sont élevées à 54 francs suisses par personne et par jour pour 35 653 nuitées. Durant la même année, les participants aux conférences ont donné en moyenne 24,80 F. s. par personne et par jour, soit 47 % du coût. Ce pourcentage s'explique par le fait que, parmi eux, figurent beaucoup de jeunes, de ressortissants de pays à monnaie faible et un bon nombre de travailleurs bénévoles du Réarmement moral.

L'insuffisance des recettes, chaque année, suppose un effort supplémentaire en contributions mensuelles — qui sont d'ailleurs pour la plupart inférieures à 100 F. s. — et l'espoir de dons occasionnels, auxquels s'ajoutent parfois des legs. Pour l'an dernier, le total de ces rentrées a atteint la somme de 950 000 F. s. Malgré ce chiffre élevé, les recettes sont de 30 000 F. s. inférieures aux dépenses. Enfin, Caux a reçu des dons en nature (poisson, légumes, fruits) pour un montant de 11 000 F. s.

Il est bon de savoir aussi qu'en 1982, 62,9 % des dons et contributions sont venus de

Suisse, 23,7 % d'autres pays européens et 7,4 % d'Amérique.

Le conseil de la Fondation tient à exprimer sa vive reconnaissance à toutes celles et à tous ceux qui, par leur générosité, leur esprit de sacrifice, leur travail et leur inspiration, ont rendu possible en 1982 la bonne marche du centre de conférences.

## « Vivre ensemble en France »

« Vivre ensemble en France, en Europe » : tel était le thème de deux journées organisées à la salle polyvalente de Boulogne-Billancourt, les 23 et 24 avril, par les équipes du Réarmement moral. En présence de M. Jacques Rose, président de l'agence pour le développement des relations interculturelles, des membres de plusieurs communautés immigrées et des Français ont exprimé leur sentiment d'urgence sur la nécessité pour les Français et les Européens d'accepter pleinement la société multiraciale et multiculturelle dans laquelle ils vivent désormais.

M. Hari Shukla, délégué aux relations intercommunautaires de la région de Newcastle, en Grande-Bretagne, a présenté un rapport détaillé sur les efforts de concertation permanente qui ont permis de créer dans sa ville des rapports de confiance entre responsables des communautés immigrées, autorités locales, représentants de l'enseignement, des services sociaux et de la police. Il a souligné que ces liens de confiance sont essentiels pour que les incidents ou

conflits qui peuvent se produire ne dégèrent pas, ni ne soient exploités politiquement. M. Shukla a insisté sur la nécessité d'échanges plus fréquents entre pays européens sur les problèmes des uns et des autres et sur les moyens employés pour y remédier.

Au cours de la séance consacrée à l'Europe, M. Bernard Zamaron, fonctionnaire des Communautés, a mis en garde contre l'impression d'un échec de la construction européenne. « Le fait même, a-t-il précisé, que des Européens apprennent depuis trente ans à se côtoyer et à travailler ensemble est en soi un acquis considérable. » Il a également souligné que le grand atout de notre continent est l'expérience communautaire dont il est porteur. « L'Europe n'a peut-être pas aujourd'hui de pouvoir, a-t-il déclaré, mais elle a une responsabilité, celle d'étendre cette notion communautaire et ainsi de contribuer à la paix du monde. »

## « Pour une pédagogie de l'écoute »

Quatre journées de concertation pédagogique ont eu lieu au Mas du Calme, près de Grasse, rassemblant une trentaine de personnes à l'appel de l'A.E.R.E. (Association pour l'Eveil à la Responsabilité à l'Ecole).

L'Association qui se propose de favoriser à l'école l'apprentissage d'un savoir-vivre en collectivité fondé sur l'écoute de la conscience, « axe son action, comme le soulignait le journal *Nice-Matin*, sur des rencontres, des dialogues et le partage d'expériences créatrices ». Les participants, enseignants et parents d'élèves, venaient de Nice et de différentes régions de France et de Suisse.

## Sur la scène canadienne

Tandis que le spectacle *Un soleil en pleine nuit* poursuit sa tournée au Canada et aux Etats-Unis, on nous annonce que le *Théâtre amateur chrétien*, qui

regroupe une vingtaine de personnes d'âges et de milieux divers, a présenté, pour la première fois au Québec, la pièce de Peter Howard *A travers le mur du jardin*. Entre le 16 avril et le 21 mai, la troupe a joué à Shewinigan, Drummondville, Québec et Sorel.

## Un article du « Times »

Se référant à des personnages aussi illustres mais aussi différents que l'empereur Constantin et le Président Jimmy Carter, Arthur Burrell s'interroge, dans un article du *Times* du 30 avril, sur l'imprégnation chrétienne de la vie publique. « Tomber d'accord sur le fait que la vie publique a besoin d'une double ration d'esprit chrétien est une chose, écrit-il, mais c'en est une autre de trouver la meilleure manière d'y insuffler cet esprit. »

En guise d'introduction à l'article, l'auteur reproduit cette citation du livre *Ce monde que Dieu nous confie* (1), de Charles Piquet et Michel Sentis, dont l'édition anglaise a paru récemment : « Les couloirs des parlements ou des conférences internationales... nous sont souvent apparus comme des déserts spirituels... » Puis cette autre phrase : « On s'est préoccupé de la pastorale auprès des jeunes, auprès des marins, auprès des immigrés, voire auprès des filles publiques, mais on ne semble pas très bien savoir comment développer une pastorale auprès des hommes publics. »

Après avoir souligné l'influence, quoique limitée, que peuvent avoir des dirigeants motivés par un esprit chrétien, l'auteur insiste sur le rôle du simple citoyen. Il met enfin l'accent sur les origines morales de la guerre, de la tension raciale, de l'exploitation des ressources naturelles et du fardeau qui pèse sur le tiers-monde. Pour Arthur Burrell, « la nouvelle sagesse politique requise est celle qui pourra subir l'épreuve du feu dans le domaine de la réconciliation entre les individus. »

(1) *Ce monde que Dieu nous confie*, Edition du Centurion. 34 F.F. ; 15 F. s.



Hari Shukla (2<sup>e</sup> à gauche) lors d'une de ses rencontres bi-hebdomadaires avec la police de la région de Newcastle.



Evelyne Seydoux interroge  
un instituteur  
de la banlieue parisienne

## « Une pédagogie du bonheur »

Félicien Romain et ses deux sœurs sont les seuls survivants de six enfants. Il est né au Vietnam, à Haïphong, dans les années vingt. « Mon père était un Indien de Pondichéry et ma mère une Vietnamiennne. A Haïphong, mon père, douanier à titre indigène, était très peu payé et notre famille a connu la pauvreté. « Disputes familiales, asthme et paludisme, coups de rotin distribués par son père, le jeune Félicien a connu tout cela.

Il évoque avec reconnaissance une femme, son professeur d'anglais : alors que Félicien était décidé à quitter l'école, on lui conseille de se présenter à l'examen des bourses : cela implique la connaissance d'une deuxième langue vivante. « Ce professeur me donna gratuitement des leçons d'italien. Je réussis ». En 1943, il décroche son baccalauréat. A cette époque, le nord du pays était occupé par les Japonais. « A quoi bon me donner de la peine, me disais-je, puisque la guerre menace ? J'ai donc joui de l'existence, fait mon service militaire et un peu de droit.

J'entrepris un travail dans un service social où je fis la connaissance de Georgette. Et nous nous sommes mariés. »

Les difficultés de tous ordres ne manquent pas, en particulier sur le plan de la santé : Félicien a failli mourir par deux fois. Il ne trouve de soutien que dans l'église protestante dont il est un membre actif. « Un verset de la Bible m'a porté : *Ma grâce te suffit car ma force s'accomplit dans ta faiblesse.* Le Dieu que je craignais est devenu un Dieu d'amour. »

En 1953 on fait appel à lui pour diriger un internat d'enfants de troupe. « Je suis devenu enseignant sans vocation précise », dit-il en souriant.

Peu à peu les Français doivent quitter le pays. Félicien, lui, reste jusqu'en 1967. Cette année-là, il est parachuté comme directeur d'école primaire dans la banlieue parisienne, à Sarcelles. Les enfants français lui donnent du mal : « J'ai été un professeur chahuté ». Et puis, contraint d'habiter le logement de fonction sur place

## Nord-sud (fin)

ché, netteté dans le détail. Je suis sensible à l'environnement que je crée. Il est sensible à l'élan du cœur, au petit geste qui crée la chaleur et la relation. Il est prêt à tout pour sentir que le courant s'établit entre nous. Il me donnera ce qu'il a sous la main ou ce qui retient mon regard.

Bien qu'il soit aisé de se méprendre et de s'agacer mutuellement sur ces différences de démarche qui font notre identité à chacun, comment ne pas pressentir l'enrichissement mutuel que pourrait nous apporter un « vivre ensemble » qui, de toutes façons, est devenu une nécessité ?

Je sais pour moi-même que la sollicitude de mes amis constitue un des biens les plus précieux de ma vie. Je pressens que dans cette relation humaine se trouve une dimension essentielle de la vie ; d'une part, elle nous aide à nous découvrir nous-mêmes, comme le dit ce verset du Coran :

« Je vous ai fait d'hommes et de femmes et de tribus diverses afin que vous vous entreconnaissiez. » D'autre part, elle préfigure la relation de l'homme avec son Créateur, comme le suggère la phrase du père Leclerc : « La profondeur de l'homme, c'est sa puissance d'accueil. »

Nos amis du Sud pourraient nous aider à vivre moins recroquevillés sur nos raisonnements mercantiles, avec le cœur moins rétréci, afin que nous n'ayons plus en France de « foules solitaires », pour reprendre l'expression d'un ami algérien. En nous souciant davantage de l'insatisfaction ou des difficultés que connaît notre prochain, nous serions amenés à vivre davantage la solidarité avec les chômeurs et les laissés-pour-compte de nos indifférences, les délinquants, les déséquilibrés et les terroristes.

Peut-on extrapoler, peut-on tirer de telles relations personnelles une réflexion de fond sur les rapports entre les continents ? Certes non, mais il est évident que les capacités créatrices de l'Occident et les

pendant un an, il vit séparé de sa famille logée dans la commune voisine.

Félicien reconnaît honnêtement, et c'est sa force : « Je suis un nerveux, distribuant facilement des gifles, imposant mon autorité. » Espérant remédier à ces défauts de caractère, il se plonge dans des livres de psychologie. Curieusement, le résultat cherché viendra d'ailleurs.

« Ma femme se rendit au Vietnam, en 1974, sur la tombe de sa mère. Au cours de son séjour, une personne du Réarmement moral lui donna une invitation pour Caux. Elle me l'envoya. » L'été suivant, Félicien passe quatre jours à Caux.

« J'étais alors en mauvais termes avec mon église et le pasteur. En outre, peu de temps auparavant, j'avais été très dur à l'égard de ma fille. J'étais tiraillé intérieurement. A Caux, j'ai senti que je n'avais pas assez aimé ma fille. Je lui ai écrit une lettre d'excuses. A mon retour, nous avons fêté notre réconciliation à l'occasion d'un anniversaire. » Le conflit avec la paroisse trouva aussi une solution. Et Félicien d'ajouter avec reconnaissance : « Le Réarmement moral m'a apporté le complément dont j'avais besoin : la communication. »

## « Je leur parle de ma vie d'enfant »

Dès lors, il essaie d'enseigner dans un climat de vérité. L'une des premières expériences positives concerne un élève dont le directeur lui a seulement dit qu'il avait un problème familial. « Au bout d'une demi-heure, je me suis aperçu que ce garçon avait un comportement agressif envers son voisin. Je lui ai demandé de sortir avec moi dans le couloir : « Je te connais à peine, mais je sais que tu es

mouvements d'opinion que nous pouvons promouvoir en faveur du tiers-monde ne trouveront de répondeur dans les autres civilisations que dans la mesure où nous aurons su tisser des relations discrètes, fidèles et durables avec un ou plusieurs partenaires du Sud, dans la mesure où nous aiderons nos compatriotes à établir de tels liens et dans la mesure où nous communiquerons nos espérances à nos responsables politiques.

A partir de telles relations, nous avons une tâche immense à accomplir. L'Occident, comme le tiers-monde, a besoin de trouver un modèle pour l'avenir. Il ne s'agit pas de devenir comme l'autre et d'être ce qu'on n'est pas. Il s'agit pour nous, dans la reconnaissance des qualités que chacun a reçues, d'établir une relation de complémentarité, de nous enrichir mutuellement autant qu'il se peut, pour inventer un avenir libre de toute domination culturelle et trouver les justes orientations que nous voulons pour le monde de demain.

Frédéric Chavanne

malheureux. Parmi tes camarades, certains le sont aussi. Moi, ton maître, je l'ai été quand j'étais enfant. Ici, tu vois, tu n'es pas le seul à être malheureux. Alors, rentre maintenant et calme-toi.» L'année scolaire se termina sans difficulté particulière pour ce garçon et il se classa parmi les meilleurs.

Instituteur autoritaire, Félicien se met à faire réparation pour les dégâts que causent ses mouvements d'humeur. Un jour il s'excuse auprès de ses élèves pour six cahiers qu'il n'a pas corrigés. Un autre jour, il demande pardon à une mère dont il a giflé la fille injustement. « Il faut faire le saut, ne cesse de répéter Félicien aujourd'hui, être soi-même. Se faire connaître. Alors seulement les élèves parlent d'eux-mêmes, comme je leur ai parlé de ma vie d'enfant. Ma vocation est d'aimer les enfants mieux que je n'ai été aimé dans mon enfance. »

Il donne son numéro de téléphone et son adresse aux élèves. Ce n'est pas seulement de travail scolaire que les parents lui parlent. « Et pourtant, ajoutait-il, jamais aucun parent ne m'a reproché de me mêler de leurs affaires. »

La confiance régnait entre le maître et les élèves ; elle permet à chacun de parler du fond du cœur dans des moments réservés à l'échange.

Hors de l'école, Félicien trouve utile de faire part de ses victoires, de ses découvertes à des enseignants dont beaucoup sont allés à Caux comme lui. En 1981, ces enseignants et des parents fondent une association, l'A.E.R.E. (Association pour l'Veuil à la Responsabilité à l'École). Félicien y adhère de toute sa conviction car elle propose une *charte pour une nouvelle laïcité* qui confirme son expérience : « Les valeurs essentielles sont l'honnêteté et le respect d'autrui, peut-on y lire. Education bien ordonnée commence par soi-même. Cette éducation passe par l'écoute de la conscience, l'écoute de l'autre, la coopération. »

## Des réponses poignantes

Aujourd'hui retraité après trente-et-un ans d'enseignement, Félicien retourne à l'école. Il a sollicité en effet de son ancien directeur l'autorisation de donner des leçons de morale dans la classe d'une de ses collègues, avec l'accord de celle-ci. « Dans le passé, dit-il au directeur, j'ai fait beaucoup de mal à mes élèves, je les ai bouculés. Je voudrais réparer mes torts envers eux. »

Il aborde avec les élèves les sujets suivants : « Comment être heureux à l'école et rendre les autres heureux ? » ; « La confiance » ; « Aimer et être aimé » ; « Partager ses joies et ses peines ». « Je propose aux enfants de réfléchir à telle ou telle question, de fermer les yeux et de mettre la tête entre les bras croisés sur la table. Puis je les laisse parler – ce qui demande de moi un comportement différent de celui d'autrefois. Ils expriment des opinions contraires, se connaissent différents, se posent des questions. »

Un jour il leur demande : « Qu'est-ce qui vous rend triste à la maison ? » Les réponses sont poignantes : pour certains leur père ne prend pas assez de temps pour écouter ce qu'ils veulent dire ; pour d'autres, les parents se disputent, ou leur mère les bat. Ils parlent aussi de la brutalité de leurs frères.

Ils ont parfois besoin d'un coup de pouce : par exemple, un enfant se plaint de n'avoir aucun ami. S'adressant à toute la classe, Félicien demande : « Qui veut être un ami pour lui ? » Spontanément plus de la moitié des enfants lèvent le doigt. La semaine suivante, la maîtresse de l'élève raconte que ce garçon, au cours de l'exercice de construction de phrases, avait fait enfin une phrase correcte.

« Ces moments en classe permettent de toucher à deux éléments fondamentaux de la psychologie : la peur et l'espoir. Je prends au sérieux leurs petites histoires. Je crois en la vie, je suis l'intermédiaire entre elle et eux. » Et il ajoute : « De plus en plus ces enfants devront vivre en communauté. S'ils ne se connaissent pas, s'ils ne se disent pas leurs qualités et leurs défauts, ce sera difficile. »

Par ailleurs, convaincu de la nécessité de réintroduire dans les classes une éducation morale, il a proposé à un conseiller

pédagogique d'aborder cette question, au cours de conférences pédagogiques. Pour la définir, il s'est servi des principes de l'A.E.R.E.

A la dernière rentrée, l'inspecteur lui-même donne mandat à Félicien pour parler à cent-soixante instituteurs au cours de huit conférences. Un professeur honoraire de l'École normale de Versailles, Gabriel Boulade, vient l'épauler.

« Nous avons développé quelques idées-maîtresses. Carence de l'éducation morale dans l'école, la famille et le milieu professionnel. Eveil à la responsabilité. Apprentissage de l'écoute de la conscience. Apprentissage de l'écoute mutuelle dans le groupe-classe. Cette écoute, disons-nous, n'est fructueuse que si chacun obéit à ce que dit la conscience. Enfin, même si l'enseignement n'a que le souci de transmettre des connaissances, la transmission n'est possible que si les élèves ne sont pas perturbés par des problèmes affectifs. » Chaque idée est illustrée d'anecdotes. Peu à peu les idées font leur chemin. La chaleur et la conviction de Félicien suscitent des initiatives.

Un conseiller pédagogique d'un secteur scolaire difficile, réconforté par ce que racontait Félicien, disait récemment : « Il faudrait à nos instituteurs des cours d'espérance. »

## UN LIVRE — UNE IDÉE

DIX ANS APRES

# Relire « Small is beautiful »

de E.F. Schumacher

En 1973 paraissait à Londres ce qui allait devenir à la fois un best-seller et un proverbe : « Small is beautiful » (1). Aussi tous se souviennent-ils du titre... et bien peu du contenu. C'est très dommage, car ce petit livre comporte bien des éléments prophétiques que nous comprendrons mieux aujourd'hui, après bientôt dix ans, que lors de sa parution. Il faut remarquer à ce propos que certains chapitres ont été conçus, sous forme de conférences, au début des années 60, et que l'ensemble a été achevé avant la crise du pétrole. Celle-ci y est pourtant prédite et analysée dans un chapitre écrit en 1961 ! Mais la partie la plus intéressante reste la prophétie de Schumacher concernant ce qui est encore à venir et donc son appel, toujours valable, à un profond changement d'attitude.

(1) « Est beau ce qui est petit ». Traduite en français, la formule perd et sa poésie et sa force.

Schumacher se résume lui-même à la fin du 1<sup>er</sup> chapitre : « J'ai dit d'entrée de jeu qu'une des erreurs fatales de notre temps est de croire résolu le problème de la production. Cette illusion, ai-je suggéré, résulte principalement de notre inaptitude à reconnaître que le système industriel moderne, avec sa sophistication intellectuelle, épuise les richesses mêmes sur lesquelles il s'est édifié. Pour parler le langage de l'économiste, il vit sur un capital irremplaçable qu'il considère allègrement comme un revenu. »

Il précise alors trois éléments de ce capital : « les ressources fossiles, les marges de tolérance de la nature et la substance humaine. » Une seule partie de sa démonstration est suffisante, selon lui, pour conclure que notre tâche la plus importante est de sortir de la trajectoire actuelle qui nous mène à la catastrophe. Cette tâche, tout homme peut s'y atteler, qu'il soit riche ou pauvre, influent ou non : parler du futur est utile si cela conduit à agir aujourd'hui. Il nous faut,

dit-il, « envisager l'éventualité d'un nouveau style de vie, avec de nouvelles habitudes de consommation : un style de vie conçu pour durer en permanence ». En agriculture et en horticulture, on peut mettre au point des méthodes de production biologiquement saines, améliorer la fécondité des sols et produire de la beauté et de la santé ; dans l'industrie s'intéresser à l'évolution d'une « technologie à visage humain » pour que les ouvriers puissent prendre plaisir à leur travail au lieu de le subir en attendant la paie, y trouver aussi de nouvelles formes d'association entre dirigeants et personnel, voire des formes de copropriété.

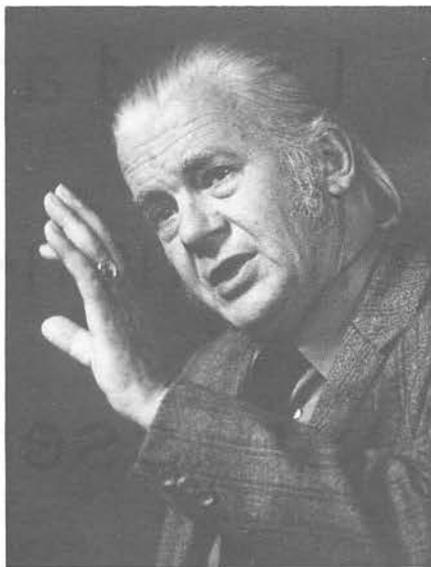
« On entend souvent dire que nous entrons dans l'ère de la *Société du Savoir*. Espérons que cela est vrai ! Il nous reste encore à apprendre à vivre en paix, non seulement avec nos semblables, mais encore avec la nature et, bien davantage, avec les Hautes Puissances responsables de la nature et de nous-mêmes ; car il est certain que nous ne sommes pas le résultat d'un accident et que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. »

## Quarante ans sur le terrain

Ce résumé par l'auteur lui-même est très clair : l'essentiel pour lui n'est pas du tout l'application brutale et systématique de l'idée-choc « *Small is beautiful* ». Non, il ne faut pas arrêter l'industrie ; non, il ne faut pas nécessairement cuire son pain soi-même ; non, les questions que Schumacher nous pose ne sont ni irréalistes, ni impertinentes. Elles sont même tellement pertinentes que le supplément littéraire du *Times* écrivait – à regret – peu après la parution : « La pensée du docteur Schumacher est stimulante... la controverse semble toujours tourner à son avantage. » C'est que les thèses de Schumacher n'ont pas été mûries en chambre, ni même dans l'atmosphère protégée d'un laboratoire, mais pendant quarante ans sur le terrain de l'agriculture, de l'industrie et du journalisme. Schumacher a notamment été vingt ans conseiller des charbonnages britanniques (son avis sur les combustibles fossiles vaut peut-être quelque chose) ; il a également été un conseiller économique écouté et recherché par de nombreux gouvernements du tiers-monde. Schumacher a comparé la théorie et la pratique pendant toute sa vie, ce qu'il raconte lui-même allégoirement : il s'est perdu un jour dans Leningrad. Il était pourtant accoutumé à retrouver son chemin dans des cités inconnues grâce à des points de repère : tours, clochers, etc., et il était muni d'un plan sur lequel il y avait des églises, mais celles qu'il avait devant lui, quoique fort grandes, ne semblaient pas y figurer. Il apprendra plus tard que sur les cartes soviétiques, les églises en activité ne sont pas portées, sauf celles qui sont transformées en musée. Il en allait de même, dit-il, avec la carte qu'on lui avait confiée à l'Université pour s'orienter dans la vie. Elle était très insuffisante techni-

quement et spirituellement, et il a dû apprendre peu à peu à la critiquer et à la compléter.

C'est pourquoi il faut prendre au sérieux ce livre où il rapporte les résultats de toute une vie d'apprentissage. Schumacher ne parle pas à la légère des questions de production et de ressources, d'énergie et d'environnement, de la paix et du rôle de l'économie dans la paix, de la nature humaine et de l'éducation. Les « technologies intermédiaires » ne sont pas un « truc » miraculeux pour faciliter le passage des plus pauvres à la super-richesse qui est la nôtre, ni une « technologie sous-développée » destinée à faire accepter leur



E.F. Schumacher lors de l'exposé qu'il a fait à Caux en 1977. Ce devait être sa dernière intervention avant sa mort.

pauvreté aux pauvres sans que les riches en souffrent. Il y a bel et bien derrière ce concept apparemment technique une dimension supplémentaire : le souci de faire passer en premier l'homme et non les choses, de préserver l'emploi et le bien-être en diminuant le gaspillage, bref un changement d'attitude qui est proposé aux riches comme aux pauvres, une nouvelle logique économique pour chacun.

La « co-propriété » des salariés et de la direction dans l'entreprise n'est pas une pétition de principe « socialiste ». D'ailleurs, fait-il observer, que recouvre ce terme théorique : planification, organisation des marchés, certaines formes de propriété des moyens de production, ou tout cela à la fois ? Schumacher ne se laisse pas classer dans les catégories d'un débat théorique. Il est un praticien : comment faire participer davantage les travailleurs à la gestion de l'entreprise ? Comment insuffler plus de valeur dans le travail ? Telles sont ses considérations maitresses.

Praticien, Schumacher l'est encore lorsqu'il affronte sans ambages le problème de la convoitise dans la nature humaine, lorsqu'il relativise la valeur des analyses économiques qui ne prennent pas ce facteur en compte, et lorsqu'il propose à l'homme ordinaire de changer de philosophie et d'apprendre à lutter contre l'envie de possession et de consommation insatiable qui tenaille le genre humain.

## Un économiste révolutionnaire

On conçoit que l'approche de Schumacher ait pu irriter ses confrères économistes. Non seulement il remet en question le matérialisme, postulat de base de notre économie (ou du moins de l'économie telle que nous la comprenons actuellement), mais encore il démythifie le rôle sacré de l'économiste, cet augure des temps modernes de qui César (ou son opposition) attend qu'il cautionne de sa science quasi divinatoire telle politique ou telle thèse critique. Schumacher refuse les compromis « alimentaires » que Keynes lui-même a reconnu avoir concédé. Ce faisant, et bien que mis au ban de la profession par ses collègues, il atteint un niveau d'expertise rarement égalé, alliant science économique et discernement humain. Il est, par exemple, l'un des rares Occidentaux, avec Jean Monnet et Louis Armand, à avoir mis en garde l'opinion et les dirigeants contre une trop grande dépendance à l'égard du pétrole, quinze ans avant la crise. *Vox clamans in deserto...* L'expérience montre à présent qu'il faut apprendre à écouter de tels hommes, même si c'est désagréable.

A une prospective sur mesure, Schumacher préfère, à ses risques et périls, ses convictions intimes, nées de l'expérience, des convictions qui réconcilient en une harmonieuse synthèse la science économique et la foi. C'est en cela que Schumacher est prophétique : il utilise des éléments de prévision pour démontrer les conséquences d'une voie mauvaise et pour provoquer le changement, selon une voie de justice bien définie, car c'est là le but de l'ouvrage. C'est pourquoi *Small is beautiful* n'est pas seulement un appel à la sagesse, au partage des richesses, à la justice, à la gestion équitable du patrimoine commun de l'humanité, mais tout cela, doublé d'une étude réaliste des moyens et des commencements. Citons la conclusion de Schumacher : « Partout, on demande : « Que puis-je faire ? La réponse est aussi simple que déconcertante. Nous pouvons, chacun d'entre nous, travailler à faire régner l'ordre en nous-mêmes. Les conseils dont nous avons besoin ne peuvent pas nous être fournis par la science ou la technologie, dont la valeur dépend entièrement des fins qu'elles servent. Mais on peut encore les trouver dans la sagesse traditionnelle de l'humanité. »

Antoine Jaulmes

il n'y a que swissair  
pour effectuer  
non-stop 3 fois par jour  
non-stop la liaison  
quotidienne non-stop  
entre la suisse et  
les états-unis non-stop  
en boeing 747 nonstop

25 fois par semaine, il vous est possible d'atteindre à plus de 900 km/h - non-stop - des destinations aussi importantes que New York, Boston ou Montréal.

Et cela, sans pour autant avoir le sentiment de quitter la Suisse. Puisque vous êtes installé dans un gros porteur de Swissair. Puisque - voyageant au tarif normal - vous avez choisi votre place préférée dans l'une de nos deux classes, lors de la réservation déjà. Ou alors, bénéficiant de l'un de nos tarifs spéciaux, vous avez choisi votre siège au moment de l'enregistrement. Un siège spacieux où, de toute manière, vous jouissez d'une grande liberté de mouvement. Et où vous êtes choyé et divertit dans la meilleure des traditions.

Ce n'est pas seulement à la vaisselle de porcelaine, aux couverts massifs et au ser-

vice attentionné que vous avez reconnu cet excellent restaurant suisse: la qualité du repas, les boissons alcooliques généreusement offertes et le nombre de menus au choix sont des plus révélateurs.

En voyageant en première classe, vous avez tout loisir de vous étendre au cours du voyage: les compartiments de première classe de nos gros porteurs sont maintenant tous équipés de Slumberettes, sans pour autant qu'il vous en coûte un quelconque supplément.

Avec Swissair, vous ne risquez pas d'être réveillé lors d'une escale, contrairement à ce qui pourrait vous arriver avec une autre compagnie: nos Boeing 747 - ou le tout nouveau Boeing 747-357 - assurent non-stop la liaison quotidienne Genève-New York, ou Zurich-New York, ou Zurich-Boston

(et Chicago). Et 4 fois par semaine, nos DC-10-30 assurent non-stop la liaison Zurich-Montréal (et, de là, ils se rendent à Toronto). A l'enregistrement de Genève, vous recevez déjà la carte d'embarquement pour votre destination finale.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se tient quasiment non-stop à votre disposition pour vous fournir de plus amples informations, notamment sur les avantageuses liaisons par hélicoptères au départ de J.F. Kennedy Airport pour Newark, La Guardia ou Manhattan.

**swissair** 

Horaire d'été 1983, sous réserve de modifications.